

because of community identity and spirit? Or was it simply that they wanted to help the troops, many of whom were their sons, brothers, and daughters? Of course, the line between individual and community interests is difficult to gauge, but it is not clear to me that the interests of the city's business and political elites and the city's different social groups were as closely meshed as the author contends. Even the discussion about the fractured character of family, social, and political life in chapters 6 and 7 does not really question the inherent community spirit of Verdunites. As Durflinger argues, "despite the great potential for wartime division along class and linguistic lines, Verdun society remained generally cohesive" (p. 168). Perhaps, but was it a community?

Despite my quarrel with Durflinger's use of community, *Fighting from Home* raises critical questions about place and people and deploys a rich set of evidence (archival material, newspapers, and oral histories) to make some compelling arguments about the response of one city to the onslaught of war. Scholars interested in the social history of place, identity, and community will find much here that is illuminating.

Robert Lewis
University of Toronto

GAGNON, Serge — *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 414 p.

Serge Gagnon ouvre un nouveau volet de l'histoire intime du Bas-Canada dans la première moitié du XIX^e siècle. Prenant distance des études classiques portant sur l'organisation de la vie diocésaine et sur les politiques d'organisation et de gestion du diocèse, il rend compte cette fois-ci du vécu concret, au quotidien, de ces hommes de terrain ayant une mission bien particulière, venue d'ailleurs, inscrite dans la vie de tous les jours et destinée à conduire la multitude vers le bonheur éternel. Dans cet ouvrage, écrit pour intéresser un large public, « l'acteur par excellence, c'est le curé, assisté quelque fois d'un vicaire » (p. 3). La « Note sur la documentation » (p. 401–405) indique les sources manuscrites et imprimées dont s'est servi l'historien pour produire son œuvre.

Au fil des lettres et des sermons auxquels il redonne vie, l'historien recherche ce qui se rapproche le plus du terreau humain à l'intérieur duquel se façonne, se construit, se recherche et, parfois aussi, se disloque la personnalité profonde d'une personne. Ces récits relatent les préoccupations, les aspirations, les interrogations et les difficultés autant matérielles que spirituelles de plusieurs curés et vicaires du début du XIX^e siècle.

L'introduction évoque le contexte précaire de l'Église catholique du Bas-Canada (1791–1840). Suivent trois premiers chapitres qui exposent, à partir des responsabilités concrètes confiées aux pasteurs, l'ampleur de la tâche et l'intelligence des mœurs et de la foi qui présidaient aux actions posées. Les trois

derniers sont organisés autour de la confession, en raison même du rôle prépondérant de cette pratique dans la vie de la population catholique. La conclusion résume certains éléments abordés au long du livre et ajoute certaines informations sur les conditions matérielles de vie de ces acteurs.

La « tâche exténuante », décrite dans le premier chapitre, s'explique par la rareté des ressources. La situation obligeant l'épiscopat à « fermer les yeux sur les lacunes de certains candidats » (p. 22), cela a engendré de nouveaux problèmes reliés aux lacunes de formation et à l'inexpérience. Il faudrait pouvoir tout faire, mais c'est impossible, alors l'évêque « impose souvent de réduire la charge des âmes à ce qu'[il] considère comme une mission essentielle : prêcher [...] catéchiser [...] confesser (voilà les fonctions sacerdotales) » (p. 77).

Au chapitre suivant, « Prôner la vertu », Gagnon spécifie la pratique du prône et du prêche prévalant à l'époque. Dans la théologie catholique, comme ailleurs, existe un lien direct entre la pratique de la vertu, ou des bonnes mœurs, et l'espérance du salut éternel. C'est pourquoi la vocation première du curé consiste à prôner cette vertu, à temps et à contretemps. Cependant, la pratique du prône ne se fait pas sans risque d'altercations ou de mésaventures entre le curé et ses auditeurs. Ces situations fournissent l'occasion à l'évêque de rappeler certaines règles à suivre : respecter l'auditoire, ne pas haranguer publiquement des individus fautifs de quelques manquements, éviter certains propos qui auront davantage leur place au tribunal de la confession.

C'est bien connu, les conduites sont motivées par la conscience que l'on porte sur les réalités. Au long du chapitre 3, « L'espérance du salut », l'auteur présente non pas les traités officiels de théologie, mais les dires théologiques de certains pasteurs, des dires mus par la volonté expresse de susciter l'acquiescement de ceux-ci. Suivant la théologie scholastique, cette espérance contenait en elle les réponses à toutes questions sur l'origine, la raison d'être et la finalité de l'existence. « Les précisions laconiques du petit catéchisme appelaient un complément de formation. Ce fut le rôle du sermon » (p. 137). Par des exemples typiques, Gagnon expose la complexité de la tâche et les orientations – aujourd'hui nous dirions les dérives – infléchies par les interprétations et les représentations mentales de certains acteurs qui, comme le curé Antoine Tabeau, entretenirent une « pastorale de la peur » (p. 155).

La seconde moitié de l'ouvrage aborde l'univers de la confession. À plusieurs reprises, dans ces chapitres, Gagnon insiste pour dire que les documents faisant état de problèmes particuliers sur la confession sont rarissimes. Les quelques lettres adressées à l'évêque sont dues à des problèmes précis et très particuliers, touchant à des cas de conscience, aux péchés réservés ou à des plaintes de paroissiens insatisfaits du travail de leur curé sur ce point particulier.

Le chapitre 4, « La confession », fait saisir la lourdeur de la tâche. À confesse, le prêtre fait plus qu'écouter les aveux. Il lui revient de discerner l'ampleur de la faute et la sincérité des pénitents afin de porter un bon jugement. Cela prend du temps. À certaines occasions, comme dans le temps pascal ou celui de la préparation à la première communion, il y a foule. En plus, l'appel des mourants ne tolère aucun retard. Confesser implique « d'écouter et de comprendre » (p. 226), ce qui pose des difficultés particulières avec les Amérindiens et les

Anglais. Lartigue va jusqu'à demander « si le bilinguisme ne devrait pas être une exigence pour recevoir la prêtrise » (p. 228). Gagnon aborde également les problèmes personnels de certains prêtres, dont les prestations furent cause de scandales et de plaintes. « Fallait-il tant insister sur les rarissimes infidélités au devoir d'assistance? Peut-être, ne fût-ce que pour montrer l'importance éminente de la confession, surtout lorsqu'il s'agissait de la toute dernière » (p. 240).

Au chapitre suivant, « Les péchés », Gagnon explore l'univers des péchés qui constituaient, en définitive, les objets formels pour lesquels pécheurs et confesseurs se rencontraient, les premiers pour passer aux aveux, les seconds, pour pardonner et déterminer les conditions de la rétribution. Péchés d'amour et péchés d'argent occupent beaucoup de place à ce tribunal, les seconds ayant plus d'importance que les premiers. Matières sérieuses, les péchés portaient à conséquences, tant pour la vie spirituelle des individus que pour la vie familiale, paroissiale et sociale. Si le lien social et l'état de grâce sont intrinsèquement affectés par les péchés de chacun, l'espérance de s'en sortir malgré tout, individuellement et collectivement, est nourrie par l'expérience du pardon et de la joie que provoque la libération du mal par l'absolution.

L'ultime chapitre, « Les confesseurs », ouvre sur ce qu'adviennent certains de ces prêtres, sous l'influence ou le fardeau de ce tribunal privé. On peut avoir le sentiment de connaître ce qu'a été la confession pour les pénitents, mais que sait-on de ce qu'elle a pu être pour les confesseurs? Il ne faut pas croire que les paroissiens étaient aveuglement soumis à leur confesseur. Gagnon a retrouvé des traces éloquentes de querelles qui ont éclaté et d'inquiétudes profondes qui ont traversé leur existence. En définitive, ce chapitre aide à comprendre ce qu'a pu être la fonction identitaire qu'entretenaient les curés et les vicaires avec la pratique du confessionnal : leur propre démarche de pécheur et leur accueil des pécheurs.

Un livre fort intéressant, très documenté, qui aide à approfondir d'où on vient tout en invitant à développer de la circonspection dans nos jugements sur le vécu religieux intime de ces Canadiens qui ont préparé le Québec d'aujourd'hui.

Raymond Brodeur
Université Laval

HORROX, Rosemary, and W., Mark ORMROD (eds.) — *A Social History of England 1200–1500*. Cambridge: Cambridge University Press, 2006. Pp. 514.

This new collection of essays surveying the field of social history in later medieval England is an immensely useful volume. The “social” is conceptualized here very broadly to include within its purview culture, law, politics, and religion, as well as the more traditional social history topics of economy and demography. The book occupies a niche between the single-authored textbook (most recently, for instance, Jeremy Goldberg’s *Medieval England: A Social History 1250–1550*) and the weightier historiographical guide (such as Stephen Rigby’s Blackwell